

CHEMINS DE TRAVERS/E

UN MONDE CONTRAIRE

Salvatore Maugeri

Présentation

Notre collègue Salvatore Maugeri, membre fondateur du RT 30, ancien responsable de celui-ci, bientôt en route pour de nouveaux horizons existentiels, a publié un roman à la fin de l'année 2020 : *Un monde contraire*, aux Éditions Chum. Son premier récit fictionnel.

Dans ce numéro des CIGS, nous proposons, pour notre rubrique « Chemins de Travers/e », un extrait de ce récit. Le passage, relatant la confrontation houleuse entre ouvriers, syndicalistes et militants d'extrême gauche, à propos de la conduite à tenir face au pouvoir patronal, touche à des questions qui peuvent intéresser les lecteurs de nos *Cahiers*.

Un monde contraire s'ouvre à la fin de l'année 1976. Il narre les tribulations existentielles de Toni, dix-huit ans, fils d'immigrés italiens, qui part à Paris pour fuir l'enfer familial d'abord, pour tâcher de tirer de l'existence un peu de bonheur, ensuite. Il y retrouve Annick, sa première petite amie, devient éboueur et s'achète un saxo : l'idée lui est venue d'essayer de vivre de musique.

Quelques mois plus tard, vaincu par la solitude et la haine de lui-même, il rentre au Pays, une région ouvrière, marquée par le paternalisme d'airain d'une famille triomphant dans la construction automobile. Là-bas, il rejoint ses amis d'enfance qui, miracle, vivent en *communauté* sous le patronage fraternel d'un instituteur maoïste, venu s'installer en province pour faire vivre ses idées d'alternatives sociales. Nous sommes à l'été 1977.

Le sort de Toni s'améliore. Il est intégré au groupe de musique monté par ses amis, s'initie à l'autogestion promue par l'animateur de la communauté, rencontre des militants, se mêle de politique, rêve de « grand soir » au contact des activistes et des syndicalistes qui fréquentent la communauté. C'est la saison de la *Rote Armee Fraktion* (RAF)¹, des Brigades

¹ La Fraction armée Rouge en français, est une organisation terroriste allemande d'extrême gauche, pratiquant la guérilla urbaine en Allemagne de l'Ouest de 1968 à 1998. Elle est aussi connue sous le nom de la bande à Baader ou groupe Baader-Meinhof, du nom de ses dirigeants.

rouge¹s : Hanns Martin Schleyer, d'abord, Aldo Moro, ensuite, sont kidnappés et exécutés par leurs ravisseurs. Malgré le sang versé, la violence des coups de force, Toni est fasciné par ces opérations. Ses aspirations anarchistes, son dégoût des valeurs dominantes le poussent à caresser l'idée de lutte armée. Il y a aussi la découverte des femmes – du sexe comme du sentiment amoureux – qui rachète un peu les blessures d'une enfance malheureuse.

Cependant, le temps de la contestation sociale est passé. Personne à la *Baraque*, comme ils appellent leur résidence, ne s'en rend compte. Le patronat local, comme les puissants de tous les pays, ont décidé de reprendre la main sur le cours des événements. Les rationalisations productives sont en marche, le chômage de masse étend son ombre sur l'Occident. Les petits chefs reprennent du service et le sort des ouvriers se dégrade. Les premiers ennuis s'abattent alors sur la communauté, dont les amitiés prolétariennes froissent les maîtres de la région. Le petit collectif de militants connaît ses premières difficultés jusqu'au dénouement final, où Toni se voit contraint de renoncer à son ambition de rompre avec le destin familial, alors que des accusations de viol sont proférées à l'encontre de leur mentor et qu'un guet-apens sanglant envoie plusieurs des habitués de la Baraque à l'hôpital. Le plus terrible est que Toni croit reconnaître son propre frère, ancien para, parmi les auteurs du coup de main...

L'extrait proposé aux lecteurs des CIGS relate un moment émouvant : celui où la vérité des temps saute aux yeux des militants qui refusent d'admettre leur défaite. Fernand, l'un des leurs, licencié quelques mois plus tôt après avoir été surpris à répandre des tracts « insultants » à l'égard des syndicats « collaborateurs » comme de la hiérarchie de l'usine, adjure ses camarades d'agir avec plus de vigueur dans leur contestation de l'ordre établi et la lutte pour sa réintégration dans l'entreprise. Il a le sentiment de n'être ni compris, ni entendu. Le hiatus entrainera des conséquences dramatiques, tandis que le sort du collectif dont fait partie Toni commence sa descente aux enfers. Nous sommes en 1979 et la saison de la contestation pour l'amélioration de la condition ouvrière est désormais passée. Les maîtres du monde ont repris la main.

À travers le récit des tribulations d'un enfant du cru, *Un monde contraire* raconte une région industrielle comme il en existe partout en France et dans le monde, où la classe ouvrière a cru pouvoir renverser le sort qui lui était fait depuis les débuts du machinisme. Le récit ambitionne de marier la petite histoire d'un jeune homme comme tant d'autres, désireux de prendre sa part dans la marche du monde, avec la grande histoire de l'Occident, à ce moment charnière qu'on a appelé la fin des Trente Glorieuses... Un moment dont personne ne soupçonnait le dénouement si proche et les conséquences si désastreuses pour la classe ouvrière...

Extrait d'*Un monde contraire* – Chapitre 75 –

Fin mai, il y a eu une nouvelle réunion au sommet à la Baraque. L'affaire Moro, on l'oubliait déjà. Notre agenda s'était précipité. Il fallait envisager une contre-offensive aux dernières manœuvres des flics. Une équipe d'agents s'était présentée, quelques jours plus tôt, chez Henkel : ils cherchaient un stencil, une machine à écrire, une ronéo, n'importe quoi

¹ Les Brigades rouges ou *Brigate Rosse* (BR), est le nom d'une organisation terroriste d'extrême gauche italienne, active de 1970 à 1988, puis de 1999 à 2003. Visant particulièrement les policiers et les magistrats, les Brigades rouges ont commis de nombreux attentats et assassinats.

permettant de lui coller sur le dos la responsabilité de nouveaux tracts circulant dans les ateliers.

Tous les sympathisants ont été conviés. Il s'agissait de décider comment organiser la défense collective – à la Baraque, on avait décidé déjà qu'il fallait s'occuper de la façade toute neuve du petit chef qui avait dénoncé Henkel. Nos réseaux d'information nous avaient appris que le monsieur avait fait repeindre. On irait éclater quelques ampoules de verre remplies de goudron sur son crépi... Mais, il fallait une réponse plus politique aussi. Une réaction au niveau idéologique. Un nouveau tract, quoi, et des dénonciations dans notre *Araignée* et d'autres organes d'information...

L'occasion nous a été donnée de découvrir un monde dont je n'aurais jamais soupçonné l'existence : celui des « établis ». Cette réalité-là était particulièrement difficile à croire. Au moment où on faisait tout pour ne pas aller suer sous les sheds de M. Ladogène, des intellos avaient quitté Paname pour « s'établir » en usine. Encore des gens qui gravitaient dans l'orbite maoïste, des diplômés sortant de l'Ehess ou de l'École normale supérieure, la fabrique à idéologues de la rue d'Ulm. Ces gens voulaient franchir le fossé qui les séparait du peuple. Ils n'en étaient pas du peuple – comme la Bourrique –, mais ils voulaient son bonheur. Ils s'étaient fait embaucher dans les usines pour partager *de l'intérieur* le quotidien des travailleurs, pénétrer leur esprit étrange et définir la bonne méthode pour les guider vers l'émancipation – cette émancipation qu'ils avaient décrétée bonne pour eux.

Il n'est pas sûr que j'aie compris la totalité des discussions animant la réunion. Il s'agissait d'échanges entre initiés, avec un protocole bien codifié et des droits de préséance soigneusement réglés pour les prises de parole. Et ce n'étaient pas forcément les gars de la capitale qui causaient le plus.

Les gueules de prolos en colère habituelles, en première ligne celle de Fernand Henkel, semblaient en imposer aux gueules nouvelles de ces Parigots venus « s'établir ». Quelques sociologues se trouvaient là aussi, pour faire le plein de *données de terrain*, comme j'entendais dire, en perspective d'un prochain article. C'était pas mal ça aussi, que la matière de nos vies de merde, *la merde de nos vies*, disons-le, certains arrivaient à en faire quelque chose dont on pouvait tirer parti, qui prenait de la valeur, servait à construire un métier, une carrière, des honneurs. Les oreilles grandes ouvertes, ces gens studieux remplissaient leur carnet de leur écriture illisible.

Parmi les invités, figurait en particulier un trio improbable. Deux gars des grandes écoles, col roulé, barbes, lunettes noires et stylo nerveux, et un prolo de Morteaux, un gars nommé Rouget ou Rougère. On l'appelait *Le Rouge*. Il expliquait patiemment aux deux autres ce qu'il y avait à comprendre à propos des chaînes, de la discipline, des gammes de production et d'un tas d'autres choses. Les types de Paris se faisaient tout petits devant lui, se mettaient à l'écoute. Ils apprenaient, comme des écoliers. « Non, *Michel*, c'est pas tout à fait ça, attends, je t'*explique* », disait *Le Rouge*. Ou bien, « Oui *Nicolas*, t'as tout à fait compris la *problématique* » – il finissait par causer comme eux, pour se faire comprendre. Il se mettait à leur niveau, *Le Rouge*. Et les gars grattaient leurs calepins, bien appliqués.

Ces Parigots auraient pu se la couler douce devant leurs étudiants, boulevard Raspail ou rue d'Ulm, mais, au lieu de ça, ils traînaient autour des chaînes, au milieu des gaillards du Pays et, en plus, ramenaient du travail à la maison. Quelque chose m'échappait, assurément. Enfin, ce n'était pas le plus important.

L'auditoire comptait un type de la Cgt, un jeune peut-être sensible aux odeurs de radicalisme que dégageait Henkel et sa garde rapprochée, à moins qu'il ne fût mandaté par la confédération pour essayer de les ramener dans le giron de la centrale. J'aurais été incapable de le dire. Ce type intervenait, toujours très posément, et ses manières affables juraient avec la véhémence de certains de ses collègues ouvriers.

Quant à moi, j'essayais de suivre. Je continuais indéfectiblement à tenter de regagner l'estime de Jacques. Pour dire la vérité, si j'étais assidu à ces réunions, c'est aussi que le gars de la Cgt, promenant au passage un drôle de tarin de boxeur – une vraie patate –, ce gars donc était accompagné d'une petite blonde terriblement tentante avec ses longs cheveux fins. Comment avait-il pu mettre la main sur une pareille beauté ?

La même était vraiment gentille, même si, on le voyait, elle s'ennuyait. C'était une fille du Pays, comme nous. Elle me plaisait terriblement et son air timide m'encourageait, même si je ne me sentais pas à la hauteur au milieu de cet aréopage de militants et d'intellos.

(...)

Au retour à la Baraque, le soir, l'ambiance n'était plus aux tendresses ni aux serments sur les montagnes. Nous étions rentrés directement. Août nous avait offert un coucher de soleil particulièrement somptueux, le ciel virant au carnage cosmique, ce qui acheva de m'assombrir. Patricia savait que j'étais sujet à ces sautes d'humeur. Elle ne s'en inquiétait que lorsqu'elle pensait en être la cause. Une âme merveilleuse. Je me sentais cependant dévasté. Je ne pensais qu'à boire.

À l'arrivée, elle n'a pas voulu descendre de bagnole. « C'est pas impossible que Marc soit là. »

Elle ne se trompait pas. C'était la grande réunion de bouclage du numéro cinq de *L'Araignée*. Il y avait du monde dans la cuisine. Chaque porteur de rubrique se tenait là. Les écolos, les musicos, les prolos, les maos et les poivrots... En principe, ça devait rigoler. Mais l'ambiance n'était pas à son zénith. Fernand avait l'air de faire du suif.

Il avait drôlement changé le gars Henkel. Voilà des mois maintenant qu'il tirait la langue et sa femme avait plié bagages avec les gosses. Il squattait une maison vide, dont il ne pouvait plus assumer les charges. Elle était mise en vente. Sa vie s'effondrait. Faut les reins solides pour supporter. Tout le monde le savait, chacun essayait de le ménager. Mais le Fernand n'avait plus sa tête. À mon humble avis, elle ne tenait déjà pas tout à fait sur ses épaules avant. Il n'était pas toujours clair dans son parler cet homme et sa façon de vider les verres devait y être pour quelque chose. Enfin, cette habitude, on peut la comprendre. Rentré chez Ladogène à dix-sept ans et demi, en cinquante-six, il n'avait jamais arrêté de bosser depuis. La chaîne pendant vingt-deux ans, des boulons à visser du matin au soir, au même endroit, de la même façon, dans des positions à peine pensables parfois. Pour bien se représenter les choses, il faut faire un effort d'imagination. Les cervelles de chez Ladogène n'avaient pas beaucoup de considération pour les questions ergonomiques. Toutes les améliorations étaient consenties si elles apportaient quelque chose sur le plan de la productivité, conformément aux dogmes de *l'Organisation scientifique du travail*. Quelle rigolade ! L'organisation des usines n'a strictement rien de scientifique, n'importe quel enfant est en mesure de le comprendre. Et de toute façon, cette méthodologie grotesque n'a rien à voir avec la prise en compte des hommes. Non, il faut oublier les

inepties des rationalisateurs. De la considération pour le corps des hommes, pour l'âme des hommes surtout, il n'y en a pas à l'usine. Tout ce qui compte, c'est la compétition que se livrent les patrons entre eux pour arracher le maximum de sueur aux gars qui n'ont que leurs mains pour s'en sortir. Et, sur ce plan, ils sont forts.

Le Rouge était resté célèbre d'ailleurs pour ce qui est de cet aspect du travail usinier. Dans un film réalisé au sortir de soixante-huit par des Parigots qui avaient un peu de miséricorde pour le petit peuple, Le Rouge, qui était un Os pas comme les autres, un militant, mais aussi un type cherchant à expliquer ce que signifiait d'être de cette espèce-là, de cette race d'homme venu au monde à poil et condamné à y rester, cet homme, donc, avait enregistré un texte sur son travail et ce texte on l'entendait par-dessus les images de l'usine tournées par ces gars, je ne sais comment, à Mortechnaux. Il serait surprenant que M. Ladogène les ait laissé faire, s'il avait été avisé du type de document qui se préparait.

Ce film, je l'avais vu à la MJC d'Aulincourt, avec Sam. Il ne nous avait pas tellement impressionnés parce que nous, même si on n'avait jamais été dans la grande usine, on en avait entendu parler, et moi, dès mes quinze ans, j'y avais goûté à la merde usinière. Et les prolos, j'habitais avec eux. Alors, franchement, à l'époque, je ne l'ai pas trouvé renversant ce film. Je ne voyais pas où se situait l'audace. Mais il causait des ouvriers et je ne savais pas que ce n'était pas si fréquent. Je ne me rappelle plus comment il s'appelait, ce film. Je n'ai pas fait attention. Une histoire de sang, je crois. *Le sang des travailleurs*, ou *Le sang des pauvres*, je ne sais plus. Le Rouge avait écrit un texte repris dans le film et ce texte parlait des dégâts infligés par le patron à ses mains. La chaîne l'avait mutilé, disait-il, tout simplement. Ses doigts étaient réduits à des bouts de bois à force de répéter les mêmes gestes – retourner mille fois cette saloperie de caoutchouc autour du pare-brise, tirer sur le cuir, avant d'y planter des agrafes, les bras tendus à s'en briser les tendons. Il avait mentionné aussi ce que c'était d'avoir ces *mains-là* sur le corps d'une femme et, chez les prolos, cela n'avait pas plu : on ne pouvait pas se permettre d'entrer dans les choses intimes. Sa douleur de travailleur, fallait savoir la taire.

Dans le film, on voyait aussi des gars trimer sur les chaînes. Ils s'activaient à plusieurs dans l'habitable de la bagnole, un espace ridiculement étroit pour le travail à réaliser : implanter des gros trucs en plastique et en caoutchouc destinés à faire d'elle la belle Ladogène que les publicitaires photographiaient en livrée blanche ou rouge ou bleue dans leurs magazines de papier glacé. On en voyait même cassés en deux, dans le coffre de la bagnole, un chalumeau à la main, occupés à souder de petites pièces tout au fond de l'engin.

Ceux qui veulent un avant-goût de l'enfer du travail doivent trouver ce film. Que l'on ait pu faire une chose pareille à des hommes, cela devrait être passible de la prison à perpétuité. On exigeait d'individus comme vous et moi – des êtres humains à part entière, j'entends – de répéter comme des robots le même geste stupide, à une cadence infernale, neuf heures par jour, dans les positions les plus bizarres, le chaud des ateliers, le bruit des ateliers, l'aboiement des chefs et les salaires de misère, pendant quarante-trois ans et demi, une fois du matin, une fois du soir ou encore la nuit, sans jamais voir les gosses, sans pouvoir prendre le temps de s'occuper d'eux, et tout ça avant d'aller crever en retraite. S'ils y arrivaient jamais, qu'ils ne mourraient pas de fatigue ou de maladie avant. Alors tout compte fait, ce film, même si je ne l'ai pas apprécié comme j'aurais dû, il disait des choses terribles.

Il disait en particulier que les ouvriers l'avaient toujours dans le cul. Même s'il causait de soixante-huit, voulait montrer la force ouvrière aux piquets de grève, le courage ouvrier face aux assauts des Crs, ce que j'ai retenu de ce film, c'est la puissance effrayante dégagée par l'ordre usinier. Cela se voyait de façon éclatante à l'heure des prises de travail : la noria d'autobus quittant l'usine, au moment des changements d'équipes, ça c'était vraiment hallucinant.

Les bus Ladogène, je les connaissais depuis tout mioche. Je les avais vus, tous les jours, au sortir de l'usine d'Aulincourt, où on logeait avant. Mais là, on se trouvait à *Mortechaux*. Tout était décuplé. Le film n'avait pas raté cette dimension cruciale de l'organisation industrielle dans *l'usine mère*, *l'usine princeps*. Face à ce défilement ininterrompu d'autobus pleins d'ouvriers, avec le panneau en carton sous le pare-brise qui annonçait « *Turcs* » ou bien « *Helvétie* » ou « *Bourgogne* », du nom des races transportées ou des cités ouvrières desservies par les engins, on mesurait la puissance titanesque du patron. On comprenait que son emprise s'étendait sur toute une région et même au-delà. Ladogène avait tissé une énorme toile d'araignée jusque dans les départements voisins, une toile qui ramenait tout à Mortechaux, qui était comme un affreux arachnide velu se nourrissant du sang des autres. *Le sang des autres*, ça me revient : c'était le titre du film !

L'usine prenait la vie de quarante mille personnes en ce temps-là, chaque jour – je ne parle que de Mortechaux, la plus grande usine d'Europe à l'époque. Au total, les statistiques avançaient le chiffre de deux cent mille personnes s'échinant pour la *Panthère Rampante* dans le Pays. Parmi eux, un tas d'hommes et de femmes dont les vingt-cinq ans n'avaient pas sonné encore et sans autre perspective que prendre le bus chaque jour pendant encore quarante ans.

En voyant ce défilé d'engins fumants, on parcourait en pensée les routes du Mourrier et on se voyait transporté de sa cité à l'usine, de l'usine à sa cité, à travers tout le Pays, jusque dans des coins reculés situés à deux heures de là ; parce que les Os n'étaient pas tous des urbains de souche ni des immigrés sortis de leurs ergs et jetés dans des cages à lapins verticales, non. C'étaient aussi des paysans sans terre extirpés de leurs étables vides pour être sanglés au pied des chaînes afin de leur faire rendre tout le lait, toute la crème et tout le fromage qu'ils avaient en eux – grâce à quoi le patron pouvait bâtir ses châteaux dans le coin et passer ses vacances en Espagne, après un passage par la Suisse ou le Benelux, y planquer quelques valises de billets.

On peut comprendre que le gars Henkel, dans sa situation, ait perdu patience. Il n'en pouvait plus de M. Ladogène et de tous ceux qui faisaient mine de vouloir trouver des accommodements avec ceux de son espèce. Il s'emportait dans notre cuisine face aux autres qui essayaient de tempérer ses ardeurs. Il était défait, Henkel, avalait verre sur verre, les lèvres violettes, et fumait une clope après l'autre. Ah ! ça, on baignait en pleine culture ouvrière. Ils ne pouvaient pas rêver mieux, la Bourrique et ses congénères parisiens ! Mais il ne faisait pas le malin notre *Lider*. Il se sentait responsable de sa revue et ne pouvait pas laisser écrire n'importe quoi. Conscient des tensions entre les copains, il voulait calmer le jeu.

Ce n'était plus possible d'après moi. Henkel avait dépassé la mesure. Il entamait un autre combat. Celui des noyés. Le courant l'emportait, il n'avait plus rien à perdre. Il ne voulait ménager personne, vu qu'on ne le ménageait plus beaucoup et lui-même ne s'économisait pas tellement. Il se sentait couler et voulait emporter le plus possible de salauds avec lui.

Le Rouge essayait de lui faire entendre raison. « Fernand, bonté, tâche de comprendre. Ça nous avance à quoi de taper comme ça sur les syndicats. D'abord, t'as pas de preuve de ce que t'avances. Tu sais pas toi, si c'est les gars du syndicat qu'ont été dire que t'arrivais saoul au boulot, que tu t'engueulais tous les jours avec la maîtrise, et que t'as perdu aux Prud'hommes à cause d'eux. Ça leur rapportait quoi, les gars du syndicat ? Non, crois-nous, Fernand, faut garder la tête froide et pas se tromper de cible. »

Ah ! le coup de la tête froide, ça ne lui allait pas au gars Fernand. « T'en parles à ton aise, il gueulait au Rouge. Bordel, Christian, t'as vu à quoi j'en suis réduit. Se sont tous mis contre moi au secteur Nord. Ils se sont donné le mot, la maîtrise, les syndicats, la direction, tous, pour me couler, tu le sais aussi bien que moi. T'es avec eux, bordel, ou t'es de mon côté, Christian ? Tu vois pas comment ça évolue à Mortechaux, putain ? La guerre qu'ils nous font depuis un an pour les absences, les retards ? Et la réduction permanente des effectifs ! Tu sais bien à quoi on en est réduits avec les postés qui sont jamais assez, les polyvalents et les *Supers* qu'on est obligés de se partager entre toutes les équipes, et même entre les chaînes maintenant. Ils nous font une guerre comme jamais à la productivité, sans parler de leurs nouveautés, les *cercles de qualité* et leurs méthodes japonaises à la con. Non seulement on doit bosser vite, mais il leur faut le *zéro défaut* à ces Messieurs. Et nous qu'est-ce qu'on fait ? On acquiesce, on se bat pour des miettes, c'est la grande débâcle, on n'arrête pas de reculer. Et pis, tu vois pas comment ça nous transforme l'usine, tu vois pas ? Tu crois que c'est normal que les mecs hurlent comme ils le font toute la journée, sur les chaînes, à imiter les animaux, à beugler, à mugir, à grogner comme des goretts, quand c'est pas ces *heinn heinn* ! qu'ils gueulent toute la journée, pour imiter leur visseuse, comme des dingos ? Tu le sais bien comme on est, non ? Pire que des animaux au zoo, complètement tarés. Et tout ça pourquoi, hein, pourquoi ? Notre maison pourrie et notre bout de pelouse, qu'il faut encore se faire chier à tondre le week-end ?

« Alors, me dis pas d'être patient, t'entends. De la patience, j'en ai plus, tu comprends, j'en ai plus. J'en peux plus. Et puis, je me bats pour nous tous, pour toi, pour les copains, pour tous les ouvriers, l'oublie pas et j'estime qu'il est temps de taper du poing sur la table. Tu veux la faire sauter cette putain de boîte, Christian, foutre le grand coup de pied dans la fourmilière des petits arrangements ou continuer à discuter avec les *collabos* ? T'en as pas marre des compromis ? »

Les autres essayaient d'intervenir, d'aider le Rouge, prenaient la parole, le temps que Henkel trempe sa moustache dans le verre, mais il ne voulait plus entendre. « Ah, tiens, il s'est mis à gueuler, j'en ai assez entendu. Vous êtes comme les autres, vous avez vos petits sentiers et vous voulez pas en dévier. Vous l'aimez votre chaîne, va, je vois bien, vous l'aimez. C'est ça le problème. *Vous pouvez pas vous en passer de l'usine*. Ben, gardez-la. Pour moi, c'est fini. J'm'en vais faire ce que j'ai à faire, et adieu tout le monde. »

Et il s'est levé d'un bond pour foutre le camp.

« Attends, Fernand, merde, sois pas comme ça », gueulaient les autres. Le Rouge lui a couru après. « Fernand, fais pas le con, écoute un vieux copain », il beuglait en le poursuivant. Mais il est revenu seul. Sombre.

« Je sais pas de quoi il est capable, a dit Le Rouge en s'asseyant. Je le reconnais *pu*. Faudrait un toubib cette fois. C'est la grande dépression, on voit bien. Et j'y jette pas la pierre. Avec ce qu'il vit, on serait peut-être pire à sa place. Je bosse du soir demain, j'irai le voir avant. Faut qu'on reprenne, là, *pasqu'il* se fait tard. Je voudrais bien voir la gosse avant qu'elle aille au lit. J'ai promis à sa mère. »

Les discussions ont repris. On traitait du sommaire du prochain numéro de *L'araignée*.

Pour ma part, j'étais résolu à faire profil bas. Pas de papier inconsidéré. J'aurais bien écrit sur mon expérience à Bellevue, mais je voyais déjà les emmerdements se profiler. Et comme je ne voulais pas édulcorer mon propos, pas plus que le gars Henkel, j'ai préféré renoncer. Les autres semblaient plus en verve. Le dernier courrier des autonomes de Morteaux était en débat.

Marc se montrait comme Patricia le disait : il se comportait avec le calme coutumier, comme si je n'existais pas. Il a compati à la situation d'Henkel, mais considérait que l'on ne pouvait cautionner ce qu'il se proposait d'écrire avec ses *ultras*. Il fallait savoir reconnaître les erreurs des syndicats, peut-être, mais pas s'associer à cette condamnation sans appel où arrivait le Fernand.

Je ne savais pas, pour ma part, de quel côté se trouvait la raison et comment s'y prendre pour changer les choses. Je me rangeais spontanément du côté de Fernand, quand bien même son attitude ne pouvait conduire, selon moi, qu'à une situation plus désespérée encore. Je le voyais s'enfermer dans sa logique jusqu'au-boutiste et il semblait évident que personne, à part des gens comme lui, privés d'avenir, ne pouvait y adhérer. Mais la tiédeur des autres membres de l'équipe ne me disait rien qui vaille non plus. Où que se portât mon regard, je ne voyais aucune solution convenable – et les événements tragiques de ces derniers temps, en Allemagne, en Italie ne m'aidaient pas à y voir plus clair. En dehors d'accès de rage inoffensifs au fond de moi, je me voyais perdu au milieu de ce marécage, ne voyais pas d'issue, pas d'échappatoire à notre merde commune. Je ne faisais que vider des bières, l'une après l'autre, pour amortir mon malaise et mes doutes.

Quand j'ai eu ma dose, j'ai escaladé les escaliers avec ma fatigue d'un jour sans sieste et posé une galette noire sur le tourne-disque en espérant en des jours meilleurs.